

Maurice présenta à son ami une boîte d'excellents cigares de la Havane.

Les cigares allumés, le capitaine passa son bras sous celui de Maurice, et ils descendirent dans le jardin.

—Mon cher Maurice, dit Georges en arrivant au bout de l'allée principale du jardin, que le parfum des jasmins et des roses embaumait, je suis complètement émerveillé ; tout ce que j'ai vu déjà, tout ce que je vois est superbe. Ton hôtel est digne de ta fortune. Je m'attendais bien à admirer, mais tes lettres ne m'avaient point annoncé de telles magnificences ! Au milieu de tout cela, Maurice, il ne manque qu'une seule chose.

—Laquelle ?

—Une autre fleur que ces roses, un autre sourire du printemps que ce beau rayon du soleil qui passe à travers les branches : une belle jeune femme qui t'aime !

—J'étais sûr que tu allais me dire cela ; du reste, tu n'es pas le premier qui fais cette remarque.

Et il se mit à rire.

—Eh bien, mon cher Georges, reprit-il, je songe en ce moment même à mettre ici cette autre fleur, cet autre sourire du printemps que tu voudrais y voir.

—Bien vrai ?

—J'espère que dans un mois ce sera fait.

—Bravo ! s'écria le capitaine.

Il saisit une des mains de Maurice et la serra affectueusement dans les siennes.

—Ainsi, reprit-il, c'est de ton prochain mariage que tu voulais me parler ?

—Oui. Je n'ai pas besoin de te dire, Georges, que je compte absolument sur toi pour ce jour-là.

—Comme toujours, Maurice, mon amitié ne te fera pas défaut. Si c'est nécessaire, comme je le crois, j'obtiendrai facilement une prolongation de congé.

—Donc, c'est entendu, tu vas rester ici jusqu'à mon mariage ?

—Rien ne m'empêche d'aller aux Ambrettes et de revenir à Paris pour le grand jour.

—Non, je tiens à t'avoir près de moi, ainsi que Manette. Thomas et sa femme viendront ; tout de suite après la cérémonie ou le lendemain, nous partirons tous ensemble pour Salerne.

—Je suis complètement à toi, dit Georges, et je ne veux rien te refuser.

—A la bonne heure ! Du reste, Georges, tu es mon frère.

—Oui, répondit le capitaine avec émotion, ton ami dévoué, ton frère.

Une fois encore, ils se serrèrent la main.

—Maintenant, dit Georges, parle-moi d'elle.

Maurice lui raconta comment il avait connu la princesse Ramidoff ; il lui parla avec enthousiasme de l'amour subit qu'elle lui avait inspiré, et de son ravissement lorsque la belle Olga lui avait avoué, en rougissant, les yeux voilés de larmes et la poitrine haletante, qu'elle partageait l'ivresse de son amour.

—Allons, dit Georges joyeusement, voilà une union qui se présente sous les meilleurs auspices. Ton bonheur est assuré, Maurice, et je me réjouis avec toi.

—Olga n'avait jamais aimé, reprit Maurice. « C'est vous, me disait-elle hier, qui m'avez fait connaître l'amour, ce sentiment exquis qui pénètre le cœur, l'inonde de joies inconnues et met dans l'âme des ravissements indicibles. » Le prince était beaucoup plus âgé qu'elle, mais il possédait une immense fortune. Il la demanda en mariage ; elle n'avait qu'une modeste aisance, elle accepta. Comme beaucoup de jeunes filles sans expérience et qui ne savent rien de la vie, elle fut éblouie par l'étalage du luxe, des grandeurs et des pompes que le grand seigneur russe fit miroiter devant ses yeux. Elle ne se plaint pas de lui, au contraire ; il l'a rendue très heureuse ; il est vrai qu'il l'adorait, qu'il en était fou... Je comprends cela, car, moi-même, parfois, je me demande si ce que j'éprouve ne ressemble pas un peu à de la folie.

—Mon cher Maurice, dit Georges gravement, j'ai aimé une fois dans ma vie, il est probable que je n'aimerai plus jamais.

—Oh ! fit Maurice gaiement, nous verrons cela.

—Tu crois donc qu'on peut aimer deux fois, Maurice ?

Le jeune homme tressaillit.

—Oui, répondit-il, j'en suis sûr.

Georges ne remarqua point que sa voix avait légèrement tremblé.

—Je te dis donc que j'ai aimé une fois, reprit le capitaine ; j'étais jeune, je n'avais pas vingt ans... Eh bien, Maurice, ne sois pas étonné de ce que tu éprouves, j'étais absolument ainsi. Vois-tu, je ne comprends pas l'amour s'il ne communique point à l'esprit une sorte de délire. Eh ! mon cher Maurice, quand il en est autrement, ce n'est pas l'amour !

—Georges, tu as raison et tu me rassures.

—Aime donc, Maurice, s'écria le capitaine avec un peu d'exaltation, et puisque tu as le bonheur d'être aimé, sois fou d'amour !

Après ces paroles, ils firent une vingtaine de pas en gardant le silence.

—Y a-t-il longtemps que tu n'as vu notre ami Jacques Sarrue ? demanda tout à coup l'officier.

Maurice éprouva une sensation douloureuse.

Très longtemps, répondit-il.

—Est-ce qu'il ne vient pas te voir ?

—Il n'est jamais venu ici.

—Quoi ! fit Georges avec surprise, Sarrue n'a pas répondu à tes invitations ?

—Je n'ai pas invité Jacques Sarrue à venir me voir.

Georges s'arrêta brusquement et son regard étonné se fixa sur le visage de Maurice.

—Ah ! ça, dit-il, est-ce que tu as eu à te plaindre de Jacques Sarrue ?

—Nullement, répondit Maurice.

—Oh ! une idée monstrueuse me passe dans la tête, mais je la repousse avec horreur.

Ce fut le tour de Maurice d'être étonné.

—Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

—Non, c'est absurde, cela ne saurait être.

—Georges, explique-toi.

—C'est impossible, n'est-ce pas ?

—Quoi ? qu'est-ce qui est impossible ?

—Que la fortune ait changé à ce point le cœur de Maurice Vermont, qu'il soit capable de dédaigner, de repousser un ami pauvre.

—Oh ! tu n'as pas cette pensée ! s'écria Maurice.

—Elle m'est venue, répliqua Georges : mais je me suis dit en même temps que c'était absurde, impossible... Pourtant, Maurice, j'ai le droit d'être surpris ; entre Jacques Sarrue et nous il y a eu un serment : tu ne peux l'avoir oublié.

—Je n'oublie jamais rien, Georges.

—Je le crois ; mais ce serment est un lien qui nous lie tous les trois. Etre fidèle à l'amitié, comme on l'est à son Dieu, à sa patrie, à sa femme, à ses devoirs, est également une question d'honneur. Maurice, je te le demande encore, Jacques Sarrue a-t-il démerité ? Jacques Sarrue n'est-il plus digne de ton amitié et de la mienne ?

—Je t'ai déjà répondu que je n'avais rien à reprocher à Jacques Sarrue.

—Alors, pourquoi ne le revois-tu pas ? pourquoi ne vient-il pas ici ?

—Lorsque je suis revenu à Paris l'année dernière, j'ai voulu le voir ; je suis allé à Montmartre ; il ne demeure plus rue Berthe. Son ancien concierge me donna sa nouvelle adresse, j'y allai ; une seconde fois il avait déménagé, et on ne put me dire ce qu'il était devenu.

—Et tu n'as pas fait d'autres démarches pour le retrouver ?

—J'avoue que je m'en suis tenu là, répondit Maurice avec un certain embarras.

—De sorte que tu ignores si Sarrue est plus heureux qu'autrefois ?

—Je ne sais rien, dit Maurice visiblement troublé.

—Maurice me cache quelque chose, pensa Georges. Que peut-il s'être passé entre lui et Sarrue ?

« C'est égal, reprit-il tout haut, un homme comme Sarrue, un poète, même aussi peu connu qu'il l'est, n'est pas difficile à trouver dans Paris ; il est impossible qu'on ne sache pas où il demeure, à la rédaction des journaux où il a écrit, où probablement il écrit encore, et je suis surpris, Maurice, que tu n'aies pas songé à cela. »

—J'ai été très occupé, répondit Maurice, cherchant à s'excuser ; mon installation m'a pris tout mon temps.

—Je comprends, fit Georges avec un fin sourire, et puis l'amour est venu, et ton temps et toi-même avez été pris tout entiers par la princesse Olga.

—Mon cher Georges, tu ne connais pas Paris, tu ne peux pas savoir comme la vie est active, comme un jour est vite passé. On est heureux quand on peut faire le quart des choses projetées la veille.

—Cela me prouve que tu n'as pas eu encore à ton service une minute pour t'ennuyer, répliqua le capitaine en riant.

—Tu peux le croire, dit Maurice sur le même ton.

Il firent une dernière fois le tour du jardin, en parlant de diverses choses, et ils rentrèrent dans la maison, où Manette les attendait dans le petit salon.

A son tour, elle désirait se trouver seule avec Georges, pour causer avec lui.

Maurice le comprit et les laissa ensemble.

Georges savait bien des choses que Maurice ignorait et Manette, par exemple, ne voulait point parler à Georges devant Maurice des deux filles de Gervaise.

VIII

Comme le concierge de la rue Saint-André-des-Arts l'avait raconté à Maurice Vermont, Jacques Sarrue ne pouvant plus payer son loyer, le principal locataire de la maison s'était vu forcé de le congédier.

Sans travail et à bout de ressources, sentant la nécessité absolue de limiter ses dépenses, en commençant par celle du loyer, le poète était décidé, d'ailleurs, à donner son congé. Certes, ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il quittait un logement confortable, où Georgette se plaisait ; mais il le fallait. Avant tout, il devait trouver le moyen de faire vivre la jeune fille.

—Je suis désolée de ce qui nous arrive, dit-il à Georgette ; vous devez vous dire que je ne tiens guère la promesse que je vous ai faite.

Elle eut un regard triste, mais plein de reconnaissance.

—Vous avez fait plus que vous ne pouviez, Jacques, répondit-elle ; ah ! je n'oublierai jamais toute l'affection que vous me donnez et votre admirable dévouement. Vous m'avez permis de compter sur vous, je suis sans inquiétude. Faites, Jacques, je ne dis pas comme vous voudrez, comme vous pourrez.

—Je n'avais pas prévu tous ces terribles événements qui ont frappée la France au cœur, reprit-il avec amertume ; je ne pouvais pas lutter contre eux ; d'ailleurs ils n'ont épargné personne, et, plus ou moins, tout le monde a souffert et souffre encore. Mais les affaires reprennent, on rouvre les ateliers, je retrouverai bientôt du travail. En attendant, Georgette, il faut nous soumettre, ce sont des mauvais jours à passer.

—De mon côté, Jacques, je chercherai du travail, le peu que je gagnerai nous viendra en aide.

—Ne parlons pas de cela maintenant, Georgette ; nous verrons plus tard, si je ne peux pas seul suffire à vos besoins.

—Mais vous avez des dettes, Jacques.

—Oui, mais avec le temps je les payerai. Un homme de cœur doit toujours remplir ses engagements ; ceux qui m'ont prêté de l'argent savent parfaitement que je ne puis le leur rendre maintenant ; ils attendront. Jusque-là, Georgette, nous nous gênerons et nous ferons comme nous pourrons.

Sarrue loua, rue Galande, au quatrième étage, une petite chambre assez convenable pour Georgette. N'ayant pu trouver dans la même maison ce qu'il voulait pour lui, il prit un cabinet, une mansarde sous le toit, dans une autre maison de la même rue.

Sans rien dire à Georgette, afin qu'elle ne fût pas sans argent, il vendit pour le prix qu'on lui en donna les meubles qu'il avait achetés pour compléter l'ameublement du logement de la rue Saint-André-des-Arts. La somme n'était pas grosse, mais il se dit avec une certaine satisfaction :

—Voilà pour deux mois d'existence de Georgette assurée.

Sarrue ne manqua pas d'aller donner son adresse à l'imprimerie où il était employé avant la guerre.